

...Les tireaux étaient ridés...

&

Derrière les persiennes entrebâillées, le soleil dardait ses rayons de feu, la ville était assoupie, c'était l'heure de la sieste, mais moi, derrière les rideaux tirés, je furetais dans la malle à mots désuets du grenier du souvenir de ma grand-mère. Babouchka, en peignoir de soie et mouchoir de dentelle, en parfum Mitsouko m'apparut dans le silence moite du salon quiet où, fébrilement je m'affairais... J'ai un livre à faire avant la fin de l'été... me persuadais-je en mon for intérieur... si tout est déjà dit, tout reste encore à dire... Une bouteille de Moët & Chandon trône près de l'imprimante Canon, tandis que mon carlin, Monsieur Stanislas, se prélassa en une pose lascive, le nombril à l'air, sur le divan soyeux, alangui, accablé par la chaleur estivale de l'été niçois en ce jour lumineux de juin, au cœur ardent de l'été 2002.

Tout est calme ici-bas, du moins pour le moment... Silencieux.

De son enveloppe de toile, poinçon de cire rouge, j'extirpe des ans, l'objet du désir, l'objet du délit de l'écritoire, le souvenir d'une enfance, jeune adolescente ravie aux tumultes de l'HISTOIRE, JOY est slave, JOY est moldave, JOY est juive ashkénaze, Joy est avant tout femme, et alors... JOY naquit le 02 Mai 1902 en Roumanie à Moïnesti, près de Bucarest, issue d'une heureuse et nombreuse famille juive allemande, néanmoins chassée par les pogroms... d'Allemagne, de Russie, puis de la Roumanie et

de la France... terre d'asile – l'HISTOIRE est en marche...

Je lis fiévreusement les premiers mots d'une adolescente romantique... « Ce sont les échos de Gorki, l'amer, de Dostoïevski, le fougueux, du tendre Tolstoï, le passionné et de Maïakovski au surnom de "nuage en pantalon", via les muses de Musset, les vagues de Chateaubriand, les gémissements de Chopin ; l'âme slave, de tumulte silence en bruit sourd, tourbillonne dans ma tête et me trouble de cesse, encore et encore.

(...) « Triste printemps, Tristana, pour une journée de mai, sombre grise et maussade, comme le temps en cette saison sait parfois le faire avec conviction... si en mai, fais ce qu'il te plaît, donc je sais que je vais démarrer la narration de l'histoire de ma vie avec des mots rapiécés pour ce lutin mélancolique que je fus, sorte d'arlequin ou ludion triste du sentiment... les mots multicolores nuances variées ou délavées aux larmes arrachées sortent ravis d'être libres de cette malle à mots !

(...) « JOY, je m'appelle JOY GRÜNBERG, pour mon récit et sa véracité, le nom de famille restera authentique car je l'aime, traduit en français, il signifie VERMONT, il est chic et passe-partout, ô les vertes montagnes, les vertes collines et le vert paradis des amours enfantines, vert tendre !

A tous ceux, chers et tendres, aimés, haïs aussi, qui ont traversé ma vie, comme à ceux qui poursuivent ces lignes, de toute mon âme slave, je leur dédie mes pensées, avec passion, amour, gloire, et beauté... »

Je ramasse mes idées éparpillées que j'assemble dans le tiroir hermétique de l'oubli. J'en extrais la clef ouvragée, accès à tous ces secrets perdus...

— Pour qui tous ces feuillets ? Des centaines de feuillets griffonnés me parlent de mon âme, de ses tourments. Vraiment, tous ces grimoires épars, de ces carnets à spirale à l'encre bleue délavée de mes souvenirs... assemble toute une vie en écriture...

— Irina, petite Irène, katzele, ceci est à toi, pour me traduire au siècle nouveau, à toi qui est une part de mon âme, et qui est la vie ! A toi, katzele mon petit chaton yiddish, signé JOY, ta Babouchka.

Une angoisse digne des âmes fortes m'étreint la gorge, c'est cela l'âme slave. Voï, voï, vaï, vaï... tel est mon héritage slave, une sensibilité à fleur de peau, des vibrations, des cordes de violon ou de harpe tendues aux nerfs, des larmes gouttant du fond de l'oeil en bordure des cils, comme aux bords de la Volga débordant, aux berges du beau Danube bleu, elle vient d'ailleurs, de très loin du fond d'Odessa, des Carpates, tel est mon héritage slave, digne de la postérité ou de la poste hériter ?

Pour l'heure, je poursuis la veine bleue en transparence, dans le tracé des lignes, tel l'entomologiste qui dissèque la pensée pour véhiculer l'âme, transgénérationnelle !

— Ce tourment, incompris de moi-même dans lequel je vis m'est indicible et envahissant... Je ne sais que penser de lui, étranger à ma joie de vivre, il est en même temps le compagnon de ma nostalgie...

Je ne sais que penser de lui... Enfin ces feuillets chiffonnés dans mes doigts tremblants sont là qui l'attestent ; le tracé de ce quelque chose immense souligne aussi les moments heureux de l'enfance, pure innocence, rayon lumineux et joyeux, lorsque les ombres traçaient leurs cercles noirs, comme le tourbillon du maelström m'engloutit dans les ténèbres de l'angoisse... Cette lutte terrible en mon âme reste un conflit permanent, tout au long de l'histoire de cette beauté naïve sur qui le destin s'acharne... tel Jacob luttant avec l'Ange, il est tel un my-

the récurrent dans le flux continu que déroule l'histoire d'un amour éperdu.

Du charme à l'angoisse qui m'étreint et m'effraie peut-être à l'idée de relire les lignes de la veille, ce que j'ai écrit hier sera certainement moins pire que celles à venir, car rien n'est dérisoire.

Alors, je vais sans doute rire de moi – tant de sincérité loyale et authentique, royale, jadis :

— Ô vous, tendres années de mon enfance, où êtes-vous enfuies, où ?

D'une rive, l'autre, les traces du passé stigmatisent de leurs rides, le beau visage... Sillons temporels... Le tracé rude sur ce beau visage lisse. Mes joues en feu brûlent la paume de mes mains, mes tempes battent, le pouls s'emballe, les yeux sont clos à présent. Doucement, je commence à rêver. Ma vie défile sur l'écran, paupières closes :

— Quel est donc ce monde à recréer pour me revoir, telle qu'en moi-même ?

Je me situe dans l'entre-deux d'avant maintenant, le présent d'avant, hic et nunc !

# Chapitre I

## La malle à mots



Intermède.

Sans doute je préférerais celui antérieur à celui-ci, entre le futur et le passé, le présent est trop fort pour moi... alors, je ne sais pourquoi, mais lorsque je pense que les années s'en vont, que je ne les rencontrerai plus de nouveau, dans ce face à face séculaire, alors je me sens comme anéantie, dans un temps si fugace, moi si fragile et si intense !

Cette pleine conscience de moi-même me rend à l'évidence, l'existence de Dieu. Certes, il n'est pas bien loin le temps de l'innocence et de l'enfance, et pourtant quel désastre en mon âme avec le recul et la clairvoyance du temps jadis, et je me demande abasourdie, si vraiment cette enfant-là n'a jamais été gaie... JOY... (joï) a résonné dans ma tête comme un éclat de rire, vif, clair et furtif... Je dois cesser d'écrire tant qu'il est encore temps, mais alors je crains que d'autres souvenirs ne viennent m'envahir, ternir cette clarté enfantine et m'éloigner peu à peu de ce vert paradis. Pourquoi cesser d'écrire tant qu'il est encore temps... Nous étions quatre filles, comme les 4 filles du Docteur March, récit de mon enfance, notre petit frère cadet tant espéré malgré les grossesses répétées de notre mère illumina son cœur, pour la joie de notre père... Mais un grand malheur s'abattit sur notre famille, quand la bonne en bonnet et fichu fleuri, sur le perron enneigé, cheveux tirés, emmitouflée dans un châle de laine à cause du froid glacial, donc Philomène, notre dévouée servante lâcha le jeune enfant de ses bras qui, pieds-nus, courut dans la neige épaisse, ne voyant que notre père dans la calèche ouverte tirée par deux chevaux, fort boyard des terres nobles qui rentrait chez nous, claquant le fouet sur le col des

chevaux, toute crinière au vent... Nicolaï, enfant fragile courut le rejoindre, nus pieds dans la neige et le froid de glace, la mort rôdait non loin. Nicolaï, notre unique petit frère s'éteignit peu après, victime d'une pneumonie galopante... La foudre, au sens figuré, s'abattit sur notre maisonnée, et les éclats de rire, de bonheur et de joie se firent plus rares...

La douleur sournoise se transmet comme insidieusement jusqu'à moi !

(...)

Nos camarades de jeux de la première heure étaient de saines filles rougeaudes élevées à l'air vif de la campagne, plus âgées que nous quatre, et plutôt simples. Nos échanges de jeux floraux et enfantins étaient gais.

Mes pauvres parents ne se remettaient pas de la perte de leur fils unique, pauvre Moritz, pauvre Paulina, pauvre Filoftea, que de larmes versées, cristallines sur l'enfance naïve. Quelle désolation que la perte d'un fils !

Fatalité ! Ma mère connut cela avec Gilbert, l'unique frère perdu des quatre enfants fragiles que nous étions dont je fus Irina, la troisième...

La narratrice du récit dont la mission est l'écriture transgénérationnelle

Les trois sœurs que nous étions sont KLARA, IRINA et ALBINA après le fils aîné perdu ce frère virtuel que j'aurais bienaimé, idolâtré, hélas.

Trois jeunes camarades de jeu partagèrent nos jeux insouciantes :

le plus jeune étant Giorgio, du haut de ses dix-huit printemps, son frère Eugène et sa sœur Cécilia lui avaient préparé une petite fête pour sa réussite aux Victoires de La Musique, primé au Concours du :

— 1<sup>ER</sup> PRIX DE PIANO DU CONSERVATOIRE DE BUCAREST



Il était grand, beau ténébreux terrifiant, impressionnant comme un colosse pour moi qui n'avait que sept ans, néanmoins sa fraîcheur d'âme s'alliait aux mêmes harmoniques que la mienne, quand plus tard, je fis mieux sa connaissance, et... main dans la main, fiers dans nos exubérances, ces trois jeunes gens, avec leurs sourires pleins de bonté et d'indulgence m'ont illuminé ce chemin de frais bonheur que je conserve à jamais...

— Que sommes-nous tous devenus ? Je me souviens nos jeux coquins...

Ma BABOUSHKA aimée évoque son enfance perdue et nostalgise...

JOY me peine, JOY m'évoque son passé qui me revient, par vagues déferlantes ou tempêtes fracassantes, de silences en rafales jusqu'à moi

— Où se logent nos enfances perdues ?

— Est-on toujours en quête de ce qui n'est plus ?

Si tout est déjà dit, tout reste encore à dire et à écrire...

— Giorgio, de vos doigts divins et savants au piano, vous provoquiez de si chaudes émotions en moi, lorsque vous effleuriez à peine les touches blanches et noires du piano, toute une gamme et une palette de vibrations intenses émanaient en moi.

Ce divin artiste, ce poète, cette muse magique que vous imaginiez, le soir en songe, en cette nuit d'été, de vacances à la campagne, c'était moi...

— Te rappelles-tu Giorgio, ton regret de ne m'avoir pas eue comme sœur !

Et toi, grand frère fou, armé de patiences infinies pour me faire élucider ces partitions de musique et déchiffrer, tels des hiéroglyphes égyptiens, pour moi, le tracé des notes et ses mystères de la gamme dorémilasollasidoré-soldorémi. Bien sûr, bien sûr ! Dorémilasollasidoré-soldorémilfasolladorésoldorémi.

De-ci, delà, de do en fa dièse, toujours inéluctables pour moi, et la clé de fa et la clé de sol, où mes pieds soudain ne touchaient terre, lorsque je m'asseyais à vos côtés sur le velours rouge carmin du tabouret du piano enchanteur.

Et, devant la persienne, entrebâillée, s'ouvrait le jardin et ses senteurs enivrantes qui m'étourdissaient autant que la musique et votre présence magique ; et ce jardin offert de son mystère qui m'appelait et le grand Eugène qui m'appelait sa chérie et me conviait à le suivre dans ses jeux niais, Evgenio, sorte de Gilles, long et dégingandé, gentil et falot. (...) Tandis que moi je flottais dans ce vert paradis des amours enfantines !

Cécilia, la BABOUCHKA de nos poupées russes, douce matriochka typique, avait tous les dons. A souhait, elle nous confectionnait avec des rubans de soie, de dentelles et de velours aux tons chatoyants des trousseaux pour nos poupées, et tout un éventail de cris de joie, lorsque fébrilement nous vêtions nos poupées préférées, Alicia, Sofia, Saskia, Sonjà Tatiana Svetlana, Aliosha et Gwendoline la française de Paris !

Elles étaient nos belles princesses adulées et nous en étions très fières !

De nos jours la barbie n'aurait pas même été leur sou-brette, et n'aurait pas fait long feu, elle aurait vite filé à la déchetterie la plus lointaine possible, au loin, très loin de nos villes et nos belles campagnes fleuries,

— BIRK, birk, et que Barbie-la-vilaine brûle en enfer !... va au diable avec tous les cafards ! Le visage des poupées nipponnes de Ryo Yoshida est transparent comme celui du Bouddha, afin de refléter nos propres émois, les poupées effigies incarnent le moi. Sulfureuse ningyô clonée poupée d'Hans Bellmer, marionnette démantelée ou peut-être si-rène...

— Que sont devenues nos poupées de porcelaine d'antan, tellement belles qu'intouchables, nos yeux tendres et nos bouches arrondies, se contentaient émus de les contempler,

bouche bée, tant leurs robes soyeuses et tous leurs falbalas de jupons, de pantis, de culottes, de dentelles nous émerveillaient à souhait... Nos doigts d'enfants les frôlaient à peine sur la soie crissante de leurs robes et de leur peau soyeuses... que de fraîcheur sensuelle dans ces odeurs rémanentes du souvenir d'antan, tel un mouchoir précieux empreint de cette toute particulière odeur de violettes, de voilettes de thé et de chasteté...

J'hume à fond ce petit bout de tissu imprégné de tout ce passé désuet, émue par cette riche tessiture qui est la trame de la texture de ce récit, dont je suis le fil rouge des affinités électives et les linéaments du conte !

(...)

Ma grande poupée, presque aussi grande que moi, était magnifique avec son auréole de cheveux blonds de poupée, et ses yeux bleus pâle de porcelaine, elle s'appelait Lili, je l'aimais bien Lili, elle avait des pantis et une robe rouge, comme le petit chaperon rouge, conte d'enfance que notre mère nous lisait le soir tantôt en français, ou les contes de Grimm allemands ou bien écoutions ravies les contes slaves, tel "Oblomov", etc.

Nous étions à l'instar des quatre filles du Docteur March, ou de la cerisaie et les 3 sœurs de Tchékov, plus une, ma jeune sœur Rachel.

Nous vivions alors plutôt dans la maison de Cécilia qui ravie, nous confectionnait sur sa machine à coudre, les plus merveilleuses robes que nous n'ayons jamais vues, les plus enchanteresses, les plus magnifiques, les plus fantastiques du monde... de l'univers tout entier, des planètes...

— De monde entier ?

— Non pas de ton dentier... de la galaxie des étoiles ! J'étais au Nirvâna !

Même pour les poupons que nous recevions en cadeaux des voisins ou de la famille et que nous appelions "leurs" bébés, parmi nos poupées, on célébrait leur baptême, en